

denis de rougemont la part du diable



Extrait de la publication

idées/gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1982, pour la présente édition.

ISBN 2-07-035466-0

INTRODUCTION

*Que la connaissance
du vrai danger
nous guérit des fausses peurs*

Au dessert nous étions d'accord : ce qui manque le plus aux démocraties en général, et à l'Amérique en particulier, c'est de croire au Diable. On sortit de table. C'était au club. Tandis que nous attendions l'ascenseur, je dis au Philosophe¹ :

— Fort bien, mais si je parlais du Diable, c'est moi qui passerais aussitôt pour un personnage diabolique, ou qui sait, pour le Diable lui-même !

— Peut-être devriez-vous accepter le risque ?
répondit-il avec sa grande douceur.

La porte de l'ascenseur s'ouvrait, nous entrâmes.

— Ce serait enfin une situation tragique nouvelle : se faire Diable soi-même pour prouver qu'il existe !

— Je sais une belle histoire, reprit le Philosophe. Elle se passe dans votre pays natal. L'un des premiers apôtres irlandais qui évangélisèrent la Suisse expliquait à son auditoire de paysans que les martyrs sont nos meilleurs intercesseurs auprès de

1. Il s'agit de Jacques Maritain. Le dialogue eut lieu en décembre 1941, à New York.

Dieu. Les pâtres de la Suisse alpestre sont des gens simples et réalistes. Ils crurent l'apôtre. Ils le crurent si bien qu'ils le tuèrent ! Et le plus beau, c'est que cela réussit : ils devinrent chrétiens.

Nous suivions le groupe qui se dirigeait vers les salons. Et je pensais : il nous faut de ces paraboles pour nous rappeler combien il est dangereux de dire la vérité en général, et la vérité chrétienne en particulier. Dangereux pour celui qui la dit ! Si nous voulons être chrétiens, soit, mais sachons de quel prix cela se paye. Il y a dix-neuf siècles que ce Prix a été fixé...

On était arrivé au fumoir. Et tout le monde se remit à parler des nouvelles du jour comme si le Diable n'existait pas. Pourtant le Philosophe me prit encore à part : — Pourquoi n'écrieriez-vous pas un livre sur le Diable ?

J'y songeais depuis quelques instants.

*

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que j'ai senti ce livre se proposer à moi : car de l'auteur ou du sujet, sait-on jamais lequel a choisi l'autre ? Parler du Diable, écrire sur lui, n'était-ce pas une manière imprudente de le provoquer publiquement ? Je songeais à cette phrase de Kafka : « L'un des artifices de séduction les plus efficaces du Diable, c'est de nous provoquer au combat. C'est comme la lutte avec une femme, qui finit au lit. »

Mais on n'écrit jamais impunément, quel que soit le sujet en cause. Il est vrai que pour certains auteurs, l'acte d'écrire résulte simplement d'une démangeaison de l'esprit que l'on calme en grattant

du papier, sans nul souci des conséquences. Mais ceux qui écrivent pour mieux savoir endossent toujours un certain risque. Nulle vérité n'est bonne à dire, dans ce sens que chaque vérité comporte une part d'accusation pour notre vie, et tend à déranger cet équilibre de pieux mensonges tacitement admis, sans lesquels « l'existence deviendrait impossible »... L'eau, remarquait un humoriste, est ce liquide si impur qu'une seule goutte en suffit pour troubler une absinthe. Ainsi chaque goutte de vérité trouble la vie. Mais c'est de quoi l'on peut faire son ivresse. Je n'aime écrire que des livres dangereux.

*

Cependant, *publier* pose un autre problème. L'époque n'est-elle pas assez consternante et consternée, les esprits pas assez égarés? Faut-il encore jeter le Diable dans la bagarre à l'heure où nous aurions besoin, dit-on, d'un « message positif » et rassurant?

Eh bien, surtout que l'on ne se rassure pas! L'une des raisons pour lesquelles le trouble empire, dans le monde, c'est qu'on a peur de regarder en face ses vraies causes. Nous croyons à trente-six mille maux, redoutons trente-six mille périls, mais nous avons cessé de croire au Mal et de redouter le vrai Péril. Montrer la réalité du Diable dans ce monde, ce n'est pas augmenter la peur, c'est lui donner son véritable Objet. C'est faire peur de la bonne manière. Et c'est peut-être le moyen de nous guérir des fausses angoisses qui nous paralysaient, ou de l'angoisse de

faux périls. On n'est jamais plus en danger que dans les moments où l'on se trompe sur la vraie direction de la menace, et où l'on tend ses énergies dans une défense orientée vers le vide, cependant que l'Ennemi s'approche par derrière.

Identifier l'Ennemi, mesurer sa puissance, tel est le sujet de ce petit ouvrage. Toutefois, qu'on ne s'attende pas à un portrait du Diable : il faut tenir *tous* ses portraits pour autant de victoires qu'il remporte sur notre complaisance ou nos crédulités. Le Diable est l'anti-modèle absolu, son essence étant précisément le déguisement, l'usurpation des apparences, le bluff éhonté ou subtil, bref, l'art de faire mentir les formes. A défaut donc d'une peinture impossible, ou trop aisément pittoresque, on tentera de décrire l'œuvre du Diable au temps présent, en face de nous et parmi nous : le grand Truquage.

La plupart des auteurs qui se sont occupés du Diable, au cours des siècles, me paraissent d'accord sur ce point : comme tous ceux qui ne croient pas au bien, à la délicatesse, à la grandeur, à l'âme, le Malin est un homme à trucs. C'est l'agent double, triple, centuple, l'agent multiple à l'infini. Bornons-nous à ses tours les plus simples, ceux qui prennent à coup sûr le plus grand nombre d'hommes dans les basses époques spirituelles.

*

Encore un mot. On se tromperait sur l'intention de ce petit traité, si l'on y voyait un effort pour « démontrer » l'existence du Diable. Il ne s'agit ici

que d'un essai d'interpréter certains déboires de
notre temps, en les rapportant à l'action du seul être
qui s'en réjouisse.

New York, janvier 1942.

PREMIÈRE PARTIE

*L'Incognito
et la révélation*

I

LE PREMIER TOUR

C'est dans les *Petits Poèmes en prose* de Baudelaire que l'on peut lire la phrase la plus profonde écrite par un moderne sur Satan :

« *La plus belle ruse du Diable est de nous persuader qu'il n'existe pas.* »

II

L'INCOGNITO

Reconnaissons que ce tour n'a jamais mieux réussi que dans l'époque contemporaine. Même, quand nous croyons « encore » en Dieu, nous croyons si peu au Diable que l'on m'accusera

certainement d'obscurantisme, ou simplement de manque de sérieux, si je persiste en mon projet de lui consacrer tout un livre.

Le premier tour du Diable est son *incognito*.

Dieu dit : « Je suis celui qui suis. » Mais le Diable toujours jaloux d'imiter Dieu, fût-ce à rebours puisqu'il voit tout d'en bas, nous dit comme Ulysse au Cyclope : « Je me nomme *Personne*, il n'y a personne. De qui aurais-tu peur ? Vas-tu trembler devant l'inexistant ? »

En Angleterre, au xvii^e siècle encore, circulait une gravure inspirée des diableries de Brèughel et de Bosch. Elle représentait un personnage doté d'une tête cornue et de deux pieds fourchus, mais dont le corps restait invisible. Et le titre était : *Nobody*.

Comme le chat de Cheshire dans *Alice*, le Diable a, de nos jours, achevé de disparaître, ne laissant plus flotter dans l'air qu'un rire imperceptible aux gens pressés.

Cependant, la Bible dénonce l'existence du Diable à chaque page, de la première où il apparaît sous la forme du Serpent, jusqu'à l'avant-dernière où nous voyons Satan lié pour mille ans, puis délié et déchaîné sur les quatre parties du monde pour les tromper et pour les faire se battre sans raison alléguée, finalement flamboyé par le feu de ciel et précipité dans un étang de flammes et de soufre avec ses faux prophètes, pour y être tourmenté nuit et jour aux siècles des siècles. La Bible — c'est un fait trop peu connu — parle beaucoup moins du *mal* en général que du *Malin* personnifié (tout au moins dans les textes originaux). Si l'on croit à la vérité de

la Bible, il est impossible de douter un seul instant de la réalité du Diable.

Mais qui croit encore à la Bible, sérieusement, dans un monde où l'on croit aux journaux ? C'est un fait : l'homme moderne éprouve moins de peine à prêter foi aux mensonges du jour qu'aux éternelles vérités transmises par les livres sacrés.

L'homme moderne — en moi-même d'abord et par la voix que vont lui donner mes lecteurs — m'arrête, au seuil de cette étude, et me dit avec un sourire d'indulgente incrédulité : — « Vous croyez donc au Diable ? Auquel ? Celui du Moyen Age avec ses cornes rouges ? Ou au *vrai* Diable ? »

Ces questions sont inévitables à notre époque. Elles traduisent fort exactement nos attitudes de pensée les plus courantes. Négliger d'y répondre serait se condamner à baser tout un livre sur un quiproquo.

III

POUR CEUX QUI N'EN VOIENT QUE LA QUEUE

Abordons la difficulté par son aspect simple et banal, selon qu'elle se présente à nous dans ses apparences naïves.

On nous dit « Dieu » et nous voyons un grand vieillard à barbe blanche, Père Éternel de Michel-Ange tonnant au ciel violent de la Sixtine. On nous

dit « Diable », et nous voyons un démon ricanant et cornu, qui circule dans l'ombre animé des plus mauvaises intentions. Ces réflexes d'optique intérieure ne prouvent rien sur Dieu, ni sur son existence. Mais, chose curieuse, ils nous paraissent prouver quelque chose sur Satan : notamment qu'il n'existe pas, sinon comme accessoire des mystères médiévaux.

Supposons un instant qu'il s'agisse là d'un camouflage prémédité du Diable. A première vue, il paraîtra rudimentaire, et pourtant il est fort habile : *Satan se dissimule derrière sa propre image*. Il choisit de revêtir une apparence grotesque qui a pour effet certain de le rendre inoffensif aux yeux des personnes instruites. Car si le Diable est simplement le démon rouge armé d'un grand trident, ou le faune à barbiche de chèvre et à longue queue des légendes populaires, qui se donnerait encore la peine d'y croire, ou même de déclarer qu'il n'y croit pas ?

Ainsi, par un tour astucieux, l'image automatique et médiévale qu'éveille en nous le nom du Diable est devenue la *Tarnkappe*, le manteau qui rend invisible et que Satan lui-même agite devant nos yeux pour nous faire croire qu'il n'est plus là depuis des siècles.

Cette mascarade anachronique et bouffonne n'a pas médiocrement contribué à la réussite du premier tour que dénonce Baudelaire. Beaucoup s'y arrêtent : « Comment peut-on perdre son temps avec ces balivernes d'un autre âge ? »

Or il me semble que ce sont eux qui s'y laissent prendre !

Fascinés par l'image traditionnelle et trop évi-

idées

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

denis de rougemont : la part du diable

« *La plus belle ruse du Diable est de nous persuader qu'il n'existe pas* », écrit Baudelaire. Ce tour n'a jamais mieux réussi qu'à notre époque livrée par cela même au Prince de ce Monde : si vous n'y croyez pas, il a gagné.

Faire voir l'action du Diable non seulement dans Hitler, cet alibi, mais dans nos dieux et dans nos maladies, dans nos vertus démocratiques autant que dans nos fuites devant la liberté, tel est l'objet de cet ouvrage né d'une conversation avec Jacques Maritain, hautement loué par André Breton, et que Saint-John Perse a décrit comme « un petit livre qui se glisera à travers notre époque et qui lui survivra ».

En postface à cette réédition, quarante ans après la première publication à New York, un chapitre nouveau définit le Diable comme agent de *l'eutropie* universelle.

manuscrit latin XIII^e siècle.
bibliothèque nationale, paris.
photo © bibl. nat.